

GABRIEL GERMAIN

HOMÈRE

"ÉCRIVAINS DE TOUJOURS"

SM

HOMÈRE

*Dis-moi pourquoi tu pleures et te lamentes au fond de l'âme,
Écoutant l'infortune des Argiens et celle d'Ilion ?
Les dieux l'ont faite de leurs mains : ils ont filé la perte
De ces hommes, pour qu'aux gens à venir le Chant demeure.*

Handwritten mathematical notes on lined paper, featuring various symbols and equations. The text is written in a cursive style and includes:

Row 1: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 2: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 3: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 4: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 5: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 6: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 7: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

Row 8: $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$

GABRIEL GERMAIN

HOMÈRE

"ÉCRIVAINS DE TOUJOURS"

aux éditions du seuil



CADRE HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE

L'épopée homérique décrit, ou croit décrire, un monde bien antérieur à elle, où les Grecs, qu'elle appelle les Achéens (quelquefois les Danaens), occupent le Péloponnèse, la Grèce Centrale, la Thessalie, la Crète, les Cyclades, Rhodes. Leur chef commun dans la lutte contre Troie, Agamemnon, est roi de Mycènes et de l'Argolide. Cet état de choses correspond à la plus belle période de la civilisation mycénienne.

Cette civilisation s'est développée dans le Péloponnèse, puis autour de lui, au cours du deuxième millénaire avant notre ère. Sa chronologie est encore sujette à contestations. On tiendra pour approximatives les indications suivantes.

Entre 2000 et 1750, installation des Achéens sur les bords de la Méditerranée.

xvii^e siècle, premiers palais de Mycènes et de Tirynthe.

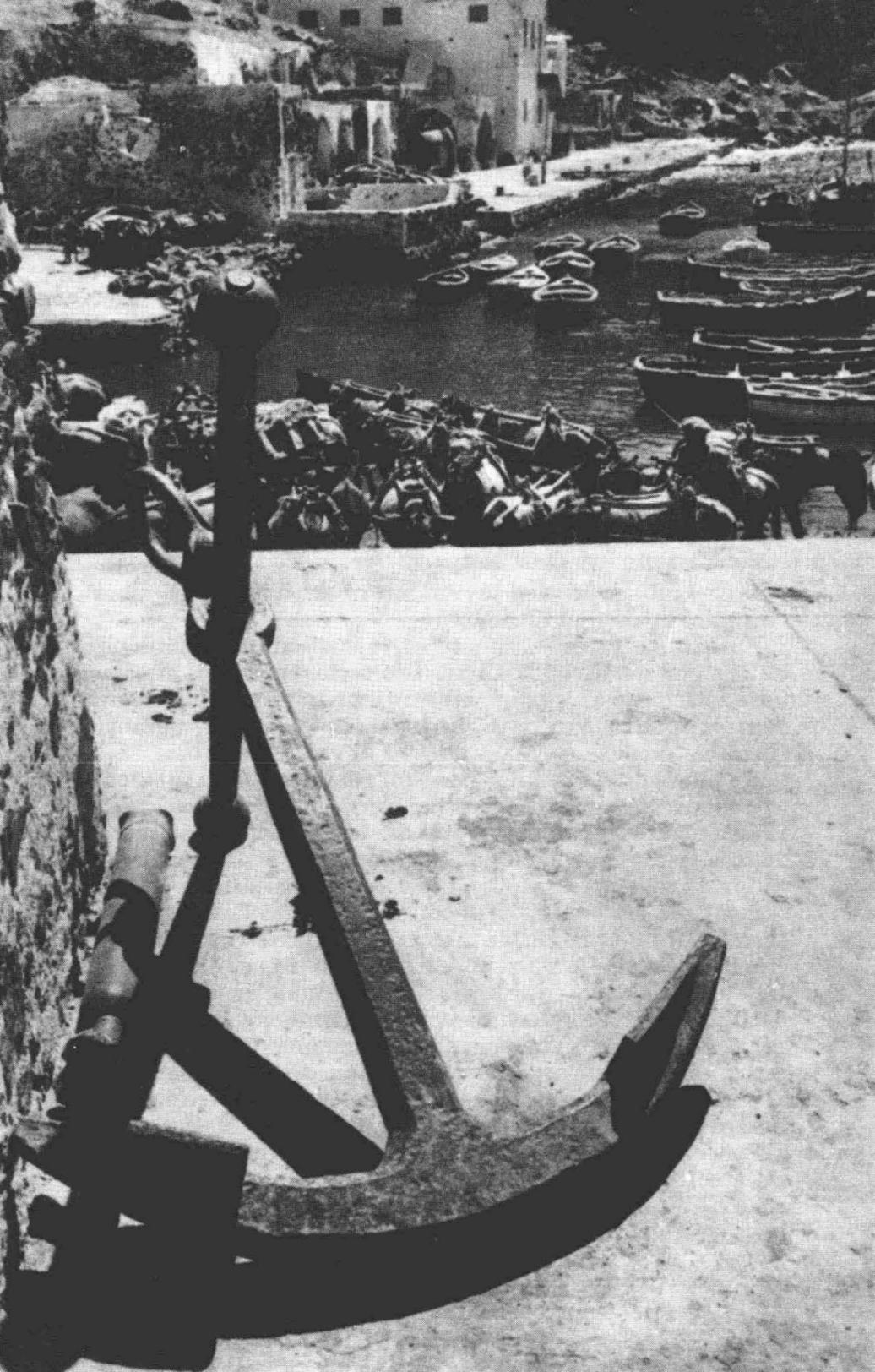
1550-1400 : extension de l'influence achéenne sur la Grèce Centrale et jusqu'à Rhodes.

Entre 1400 et 1300, apogée de la civilisation mycénienne, qui s'étend aussi sur la Crète. Les archives hittites attestent un contact entre l'empire hittite et un royaume d'Akhiawa, dont la localisation reste discutée (1335-1300). Achéens à Chypre.

Au cours d'une longue crise, qui commence au xiii^e siècle, le monde mycénien succombe sous une deuxième vague de peuplades également grecques, les Doriens (représentés dans la tradition hellénique par Héraklès et ses descendants).

Sur le site présumé de Troie se superposaient pendant ce temps-là des bourgades successives, dont celle qui pourrait correspondre à la Troie homérique (Troie VII A) aurait été habitée entre 1365 et 1200 (selon M. Cl. Schaeffer). Les dates données par la tradition grecque pour la guerre de Troie correspondent dans notre chronologie à 1193 ou 1183. Il faudrait évidemment les remonter d'environ deux cents ans si cette guerre devait coïncider réellement avec l'apogée de la civilisation mycénienne (1385, selon Jean Bérard).

Pour ce qui concerne l'épopée elle-même et les dates possibles de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*, voir plus loin le premier chapitre et la fin du troisième.



« ... Une même vague par le monde, une même vague depuis Troie
Roule sa hanche jusqu'à nous. Au très grand large loin de nous
fut imprimé jadis ce souffle...
Et la rumeur un soir fut grande dans les chambres; la mort elle-
même, à son de conques, ne s'y ferait point entendre. »

SAINT-JOHN PERSE, Amers.

QUELQUES SENTIERS VERS LA CIME

De tous les exégètes occidentaux les homérisants peuvent se flatter d'être les plus anciens. Grâce aux Byzantins, ils n'ont jamais vu s'interrompre leur tradition. Seuls, en Orient, les commentateurs des *Véda* remontent plus haut en chaîne continue, et sans doute, derrière eux, ceux des plus antiques parties de l'Ancien Testament. Quand je commence ce livre, je prends la suite du premier maître d'école qui, quelque part en Grèce, fit réciter à ses élèves : *Mênin aeïdé, théa*¹... De la vibration de sa voix quelque son encore me parvient. Que je devrais être savant ! Que je devrais me sentir sûr de ce que je vais dire !

Quand je me retourne pourtant vers mon dessein, qui est de préparer à la lecture *poétique* d'Homère, je serais près de me sentir intimidé, si j'étais de ceux qui ont besoin, pour se rassurer, de se trouver en compagnie. L'Américain Bassett qui écrivait, voilà plus de vingt ans, le seul livre convenable que l'on ait consacré, depuis un temps que je ne veux pas compter, à *La Poésie d'Homère*, y dit en son début : « On voit persister encore l'impression, créée par les maîtres des études homériques au XIX^e siècle, que l'étude d'Homère en tant que poésie n'est pas digne d'un érudit². »

Sa plainte me remet en mémoire une soutenance de thèse où il s'agissait de littérature grecque. Un membre du jury disait au candidat : « Le début de votre étude m'a passionné. Mais elle finit comme un travail d'humaniste ! »

H O M È R E

Et il mettait dans ces derniers mots une nuance de reproche bien curieuse à entendre dans une Sorbonne qui n'est tout de même plus celle de 1500. « Comme un travail d'humaniste ! » parce que le futur docteur, « vêtu de probité candide », sinon de lin blanc, avait cru honnête de terminer ses trop longues analyses par des pages de synthèse plus proprement littéraires.

Je ne ramasserai pas la massue dont Péguy écrasait les tenants de la fameuse « méthode », si exhaustive qu'elle interdit aux esprits totalement scrupuleux de jamais achever un travail. Mais puis-je faire autrement que de renouveler son conseil au lecteur innocent, qui veut *simplement* comprendre et goûter Homère ? « Ne vous dites pas : il est grand. Non, ne vous dites pas cela. Ne vous dites rien. Prenez le texte. Ne vous dites pas : c'est Homère. C'est le plus grand. C'est le plus vieux. C'est le patron. C'est le père. Il est le maître de tout (...) Prenez le texte. Et qu'il n'y ait rien entre vous et le texte. Surtout qu'il n'y ait pas de mémoire (...) Prenez le texte. Lisez-le (...) sans aucune interférence, sans aucun apprêt, sans aucune cérémonie, sans aucune intercalation, car la voilà bien, la véritable interpolation. Comme si chacun de ces *chants*, chacune de ces *rhapsodies* était de quinzaine en quinzaine, de semaine en semaine, un cahier que vous viendriez de faire paraître. Comme si ce fût la dernière *nouveauté* ³. »

Et si, à l'instant, je vais me démentir, en discutant, pour quelques pages, de l'intérêt et de la portée des études dont l'érudition moderne entoure l'épopée homérique, ce ne sera, en définitive, que pour mieux revenir au texte.





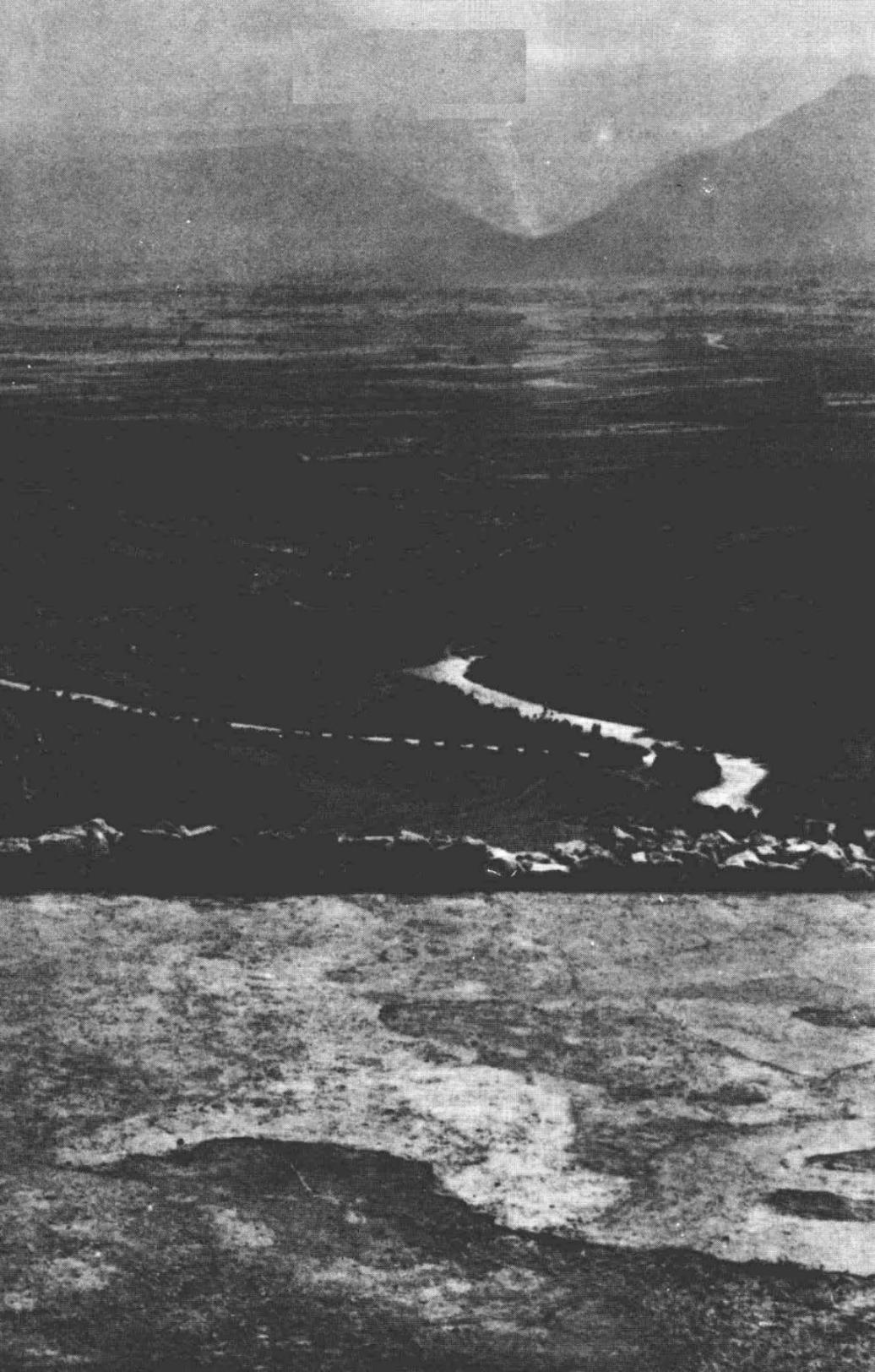
Le sillon des archéologues

Dans l'ensemble des littératures profanes, il n'y a sans doute, avec Homère, que Dante et Shakespeare qui aient amoncelé autour d'eux autant de commentaires, littéraires ou symboliques. Cumulus tout chargés de foudre, que l'on entend gronder entre eux plus souvent qu'on n'en reçoit des lumières. Mais enfin ils sont là. Terriblement là.

Une vie ne suffirait peut-être pas à prendre une vraie connaissance de tous ces textes, les trouvât-on quelque part réunis. Nul d'entre nous, adonnés aux études homériques, n'en a fait le dénombrement total. Devant les résultats de tant de piété, de veilles souvent amoureuses qui, de siècle en siècle, ne cessent d'entourer cet inconnu, ou ces inconnus, que nous appelons Homère, on se sent à la fois attendri et de plus en plus mélancolique. Car, à suivre les lignes de pensée qu'ouvrent ces études innombrables, on s'aperçoit très vite qu'elles convergent toutes, à une époque donnée, vers deux ou trois grandes voies. Plus on y passe et repasse, plus on en fait de gigantesques ornières où les fourmis savantes se piétinent, chacune traînant son fétu, sans plus jamais en escalader les bords. Certes, Zeus doit bien se plaire au spectacle du haut de son Olympe, dans cette solitude de contemplateur morose où le Maître de l'*Iliade* aime l'imaginer. Mais nous qui courons au fond du sillon, si nous n'avons pas reçu de naissance ou acquis à l'école une conscience d'arthropodes, nous nous enfonçons bientôt dans un cauchemar.

Voici d'abord le sillon des archéologues. On a cru qu'il





mènerait loin, non seulement aux lieux mêmes qu'aurait peints l'épopée, mais jusqu'aux ossements de ses héros. Schliemann, non content d'avoir déterré Troie à Hissarlik, pensait avoir réveillé Agamemnon dans son tombeau. On en a bien rabattu depuis, et non seulement pour Agamemnon. Si la butte d'Hissarlik, avec ses bourgades superposées, présente un intérêt considérable pour la protohistoire des peuples qui se sont mêlés sur les bords de l'Égée, il faut une imagination démesurée pour placer une cité de quelque importance dans ses étroites dimensions⁴, et des esprits de valeur ont contesté, avec de forts arguments⁵, que le texte homérique imposât l'identification en passe de devenir classique. Ce n'est pas un mince paradoxe que certains passages de l'*Iliade* imposent cependant l'impression que l'auteur connaissait de près la topographie de la région⁶, si bien qu'il faut conclure ou qu'il y plaçait Troie, mais ailleurs qu'à Hissarlik, ou qu'en face d'une tradition préétablie il n'a pas été plus sensible à ses impossibilités qu'un fouilleur enthousiaste. Certes, des deux, c'est bien le poète qui a tous les droits au libre exercice de son imagination. Mais dans ce cas les lumières de l'archéologie tomberont surtout à côté de son texte.

Reste un fait capital : les deux épopées nous reportent à un temps qui, grâce aux archéologues, est rentré dans l'histoire, celui de la civilisation dite mycénienne parce que Mycènes et les villes du royaume d'Agamemnon en sont les foyers les mieux connus. Les ruines de Mycènes et de Tirynthe en attestaient encore la vigueur aux yeux des Hellènes, qui les attribuaient aux Cyclopes constructeurs⁷, et elles ne frappent pas moins les visiteurs modernes. Derrière le monde mycénien, c'est même la Crète minoenne qui, soudain, a rempli de vie certains détails tenus autrefois pour légendaires.

Mais ce n'est pas diminuer l'inappréciable valeur d'une telle résurrection que de nous demander quelles zones elle éclaire dans le texte homérique. Dans l'enthousiasme qui accompagne toujours l'exhumation soudaine d'une masse de documents nouveaux, on a d'abord été tenté de reconnaître entre les mains des personnages épiques les objets mêmes que l'on était en train de déterrer. Puis, à l'examen, le doute a remplacé certaines certitudes trop promptes. Mme H. L. Lorimer, qui a dressé le plus récent bilan de nos connaissances dans ce domaine, n'a pas hésité à le reconnaître :





« Si des traits de la culture de l'âge du bronze sont conservés sans aucun doute dans les poèmes homériques, ils sont bien moins considérables qu'on ne l'avait supposé autrefois ⁸. »

Il n'est pas difficile de le constater : les objets pour lesquels on a relevé le plus sûrement des parallèles mycéniens sont des œuvres de luxe, pièces de trésors royaux, tels la coupe de Nestor, le casque donné par Mériion à Ulysse, le bouclier d'Achille, dont certaines figures présentent même des rappels minoens ⁹. Dans ce dernier cas, l'évocation de l'aire à danser bâtie à Cnossos par Dédale se rattache, par la personne d'Ariane, à la légende de Thésée, donc à la tradition royale d'Athènes. Retenons ces connexions pour la suite de la discussion. Mais remettons tout de suite à l'échelle des deux épopées les détails de ce genre : leur dimension *poétique* est insignifiante. Si le bouclier d'Achille, en vertu des scènes qui y sont représentées, se trouve chargé de signification, la technique et l'origine de ces figures n'y sont pour rien ; leur multiplicité en fait d'ailleurs une œuvre que l'imagination d'un grand poète pouvait seul concevoir et l'art d'un dieu seul réaliser.

De toute évidence, ce ne sont pas les descriptions d'œuvres d'art ou d'armes princières qui font pour nous la valeur d'Homère. Du moins a-t-on pu penser qu'en datant ces objets on datait du même coup les passages où on les rencontrait. On partait du principe qu'Homère ne pouvait pas les avoir vus, parce que, de son temps, il ne s'en trouvait plus en circulation — même si on le place au IX^e siècle avant notre ère. On aboutissait aisément à la conclusion qu'il était tributaire, dans tous ces cas, d'une tradition poétique antérieure à l'effondrement de la civilisation mycénienne. Ainsi Mme Lorimer, à propos du casque d'Ulysse, observant qu'il est fait d'étoffe ou de cuir (fond sur lequel sont fixées les dents de sanglier qui en font l'originalité) et qu'en conséquence il n'aurait pu traverser les âges, conclut : « Son image ne peut avoir été conservée que dans l'ombre de la poésie traditionnelle, transmise avec une étonnante fidélité verbale ¹⁰. » La question nous rapproche ainsi d'un problème d'intérêt poétique : les origines lointaines de l'épopée.

Né serait-ce que pour cette raison, il vaut la peine de s'arrêter une minute à cette argumentation. Mais quoi ? Il s'agit de faire traverser à ce casque quelque cinq ou six siècles. Quel est donc le trésor de cathédrale qui ne puisse aujourd'hui montrer un vêtement sacerdotal, une mitre,

